

1

Se dressant face à son père, la tignasse rebelle, le menton relevé, la poitrine haute et appétissante, la cuisse musclée dénudée, le dos arqué, Pocahontas prononça les paroles fatidiques.

— Papa, je ne veux point de Kocoum dans ma couche, il a des allures de loukoum dans une bouche.

— Mais qu'est-ce que tu dis, ma princesse ? Il a les allures d'un guerrier et d'un doyen de faculté ! répliqua son père, estomaqué par l'audace de sa fille désobéissante.

— Papa, c'est mon cœur qui parle et je n'écoute que lui, la carrière n'est rien et Lapierre est tout !

— Diablesse ! dit son père, quand je t'ai faite, j'avais donc la trique bien dure et le cerveau bien mou !

— Dans le cas de Kocoum, vois-tu, je crains que cela soit le contraire, mon cher père...

— Comment oses-tu ? Lui qui nous délivre l'enseignement de l'histoire de notre Amérique...

— Avec la faconde d'une vieille bique !

Pocahontas tourna les talons, et se dirigea vers l'arbre en carton, derrière lequel se dissimulait maladroitement John Smith Lapierre, affublé d'un chapeau ridicule et d'un kilt. Pocahontas le prit par la main et le sortit vigoureusement de sa cachette dérisoire. Elle l'entraîna vers son père, tandis que le pauvre garçon tirait sur son kilt pour dissimuler ses

jambes. Pocahontas se planta devant son père et lui présenta John Smith.

— Voici, papa, l'homme de mes jours et de mes nuits, il n'a pas l'air bien dégourdi, mais l'air ne fait pas la chanson, et c'est de Serge Lama qu'il est au diapason.

À ce moment précis, vêtu d'une jupe tahitienne, surgit Kocoum le loukoum, animé des plus mauvaises intentions à l'encontre de l'Écossais de pacotille qui servait d'amant à la belle Pocahontas. Un roulement de tambour imité par trois étudiants salua l'arrivée du jaloux de service, qui eut bien du mal à faire entendre sa voix fluette en prenant la parole.

— Chef, mon maître, père d'une ingrate, moi qui me suis toujours dévoué à la tribu, il est légitime que je réclame maintenant mon tribut.

À ces mots, instantanément, le père de Pocahontas comprit à quel fieffé coquin il avait affaire.

— Voilà bien un imbu qui compare ma fille à un tribut, aurais-tu donc bu ? Tu n'es qu'un petit homme qui s'enivre après trois bières. Je ne donnerai point ma fille à un coléoptère.

— Merci, papa, dit Pocahontas soulagée, il ne mérite que tes épines et pas ma rose. Et si j'ose, c'est John qui sait le mieux s'occuper d'elle, et qui me donne des ailes.

À ces mots, la fureur marqua au fer rouge le visage de Kocoum, qui sortit un poignard de sa jupe, mais la dégrafa par accident, se retrouvant en caleçon, et mortellement atteint par le ridicule.

— Quitte la terre de notre peuple, infâme engeance, va enseigner chez les cagots, dit le père, l'index tendu vers l'horizon, tandis que Kocoum s'avouait vaincu.

Pocahontas enlaça alors son amoureux.

— Enfin, mon vigoureux, nous voilà unis pour la vie, et je constate qu'un kilt est bien trop court, pour dissimuler la force de ton amour !

L'historienne Laura Zante, assise au premier rang, ne cessait de pouffer de rire. *Ils sont quand même gonflés*, songea-t-

elle, mais le choix de Miss Histoire 2019 pour l'incarner en Pocahontas était plutôt flatteur.

À ses côtés, son collègue et compagnon François Lapierre semblait contrarié, non pas par le sketch de la revue estudiantine qui parodiait les enseignants, il ne le regardait d'ailleurs que d'un œil, mais par le retard pris depuis le début du spectacle des étudiants en histoire de la prestigieuse Sorbonne, soit quarante minutes ! Le projet initial de Lapierre était compromis : assister à la revue bien gentiment, et prendre la poudre d'escampette *illico presto* pour un dîner digne de ce nom dans un bon restaurant, fuyant ainsi la ferveur et l'échauffement des sens de ses étudiants. Il était trop tard, il allait devoir subir la suite des festivités. Il craignait par-dessus tout la choucroute garnie prévue après la pantalonnade et le vin sous récipient en plastique moins cher que l'eau. Et dire que ces jeunes gens pensaient faire une bonne affaire... Mais ils avaient un estomac de vingt ans et les compteurs à zéro.

Laura Zante, futée, donna un léger coup de coude à son voisin et se pencha vers lui :

— Arrête de ronchonner intérieurement, on ira au restaurant demain.

2

Il déplaça légèrement le cadre posé sur le buffet situé dans le hall d'entrée de sa demeure cossue du quartier de Georgetown à Washington. En réalité, c'était simplement pour toucher l'objet, selon un rituel quotidien, pour vérifier que son passé était bien là, palpable, pour exercer une pression sur son cœur et en faire sortir un peu de pus de tristesse. Ensuite, il respirait un grand coup, pinçait les lèvres et tournait la tête vers la porte d'entrée de la maison, ne croyant plus à son impossible ouverture, à une impensable surprise. Elle ne reviendrait évidemment jamais.

La photo avait été prise à New York dans la tour nord du World Trade Center, il venait la chercher pour un déjeuner-surprise. Le bureau de sa femme Helen était si haut perché, presque dans les nuages, ils en avaient ri, et c'était ce rire qui était immortalisé sur cette photo, quelques semaines avant le 11 septembre 2001.

Le général John Marshall Bedford, âgé de soixante ans, athlétique et élégant, atteint par une calvitie qui n'enlevait rien à son charme naturel, ne procédait à cette brève cérémonie que lorsqu'il était seul, ce qui arrivait de plus en plus souvent. Son fils Tom, un adolescent mince comme un fil, issu d'un deuxième mariage raté, avait quinze ans et cherchait à plein nez la piste d'envol, même sans le savoir, même en trimbalant ses gros godillots de randonnée pleins de boue dans le vestibule, ou en traînant ses pantoufles Mickey usées jusqu'à la

corde dans le salon, à la recherche de son smartphone égaré un jour sur deux.

Et pourtant ce jour ne ressemblait pas aux autres. La main du général s'empara ensuite de la lettre officielle qu'il venait de recevoir, et qui lui provoquait une émotion bien différente, un sentiment de satisfaction profonde, celui d'une victoire chèrement acquise. C'était sa métaphore préférée, mais il était général dans l'armée de terre des États-Unis et l'assumait pleinement. Ce Virginien était issu d'une longue lignée de militaires qui s'étaient illustrés dans différents conflits, de la guerre hispano-américaine de 1898 à celle du Vietnam. Lui-même avait participé aux interventions en Irak et en Afghanistan. Il avait commencé ses études à l'École internationale du SHAPE près de Mons en Belgique, puis à l'université d'État de New York à Cortland où il avait décroché un diplôme en *National Resource Strategy*, puis un autre en *Logistic Management*, avant de rejoindre l'US Army. Homme intègre et très respecté, il avait mené sa carrière sans aucune ombre au tableau.

Cette lettre était déjà froissée, sort des missives lues et relues. Il ne s'habitua pas au plaisir de la lire, de la déplier à nouveau, d'admirer le sigle imprimé sur une enveloppe qui ne finirait pas à la poubelle, mais serait pieusement conservée avec son contenu. Il décida de la relire encore une fois, et ses lèvres se desserrèrent, ses paupières se plissèrent, les échos du temps passé se mêlèrent au rythme de sa respiration. Il se préparait à faire une bonne action en offrant une nouvelle cohérence à ses propres héritages.

L'American Battle Monuments Commission avait donné son feu vert. Il n'y avait plus d'obstacle administratif à sa démarche, à l'aboutissement de sa quête.

Mais tout n'était pas réglé pour autant : il lui manquait un guide, un Européen parlant un meilleur français que le sien, susceptible de l'accompagner sur place, là-bas en Belgique, pour lever les dernières barrières, quelqu'un qui pourrait

expliquer aux autorités locales ou aux médias le sens de son devoir de mémoire. Il avait bien vérifié, c'était dans la région francophone de Belgique qu'il devait se rendre, dans cette Wallonie qu'il avait un peu connue dans sa prime jeunesse. Il devait encore creuser ce point, même si son choix, fruit d'une sélection préalable et motivée, se réduisait maintenant à quelques noms d'historiens réputés, et d'historiennes, plus aptes et plus convaincantes à ses yeux en matière d'esprit de conciliation.

Le bus scolaire qui ramenait Tom fit entendre ses freins devant le domicile, il restait au général quelques secondes avant l'ouverture sans tendresse de la porte d'entrée par un adolescent bouillonnant. Il allait d'emblée lui annoncer la bonne nouvelle. Sûr que Tom lui accorderait au moins un regard avant de cavalier dans l'escalier pour rejoindre sa chambre, au moins un.

Pamela Erskine dodelinait sur *Year of the Cat* d'Al Stewart, à moitié nue dans son petit appartement parisien situé rue de Turenne dans le Marais, à deux pas de la place des Vosges, ultime cadeau de sa mère décédée. C'était son refuge, car elle n'y vivait malheureusement pas à temps plein. Polyvalente, elle se déplaçait en fonction des besoins de l'empire international de la société qui l'avait embauchée.

Ce soir-là, elle n'avait plus rien de la fille sérieuse et impeccable en tailleur austère et chemisier blanc dévouée à son patron dont elle était l'attachée de direction. La jeune Écossaise de vingt-huit ans, abondante chevelure rousse et regard bleu cobalt, adorait le laisser-aller de fin de journée. Célibataire endurcie, diplômée de la prestigieuse London School of Economics, belle comme un cœur et corps de rêve, souvent comparé à celui de Kim Wilde à l'époque de *You Came*, femelle alpha dans toute sa splendeur, elle avait décidé de se servir de tous les atouts dont elle pensait disposer, un cerveau, une capacité de séduction ravageuse, une ambition démesurée, une absence totale de scrupules, un égoïsme assumé. Elle avait forgé elle-même sa maxime de vie : «Pas d'attache, pas de cravache.» C'est elle qui choisirait ses amants et les palaces pour les consommer. Elle tracerait sa route et sa place au soleil l'attendait déjà.

Les glaçons de son whisky fondaient dans son verre, déposé près de son Surface Book 2 qui affichait une photographie haute définition de l'historien François Lapierre pêchée sur Google Images.

— À nous deux ! dit-elle à l'écran, en souriant.

Sa mission du soir consistait à entrer en contact avec le célèbre historien de la Sorbonne pour lui faire une proposition formulée par son patron. Elle devait rédiger un courriel convaincant. C'était la première fois qu'elle était confrontée à ce genre d'exercice et ça l'excitait beaucoup, le nombre d'historiens qu'elle avait croisés dans sa vie avoisinant zéro. Ce n'était pas son vivier, de trop petits poissons, et de surcroît très ennuyeux. Sans disposer de statistiques, elle ne pouvait que se fier à ses préjugés pour évaluer le caractère très relatif du potentiel de séduction d'un historien, dont l'utilité socio-économique était un complet mystère pour elle.

Mais son patron avait un projet et il fallait le servir. Il voulait organiser un séminaire d'un genre tout particulier pour les cadres de son entreprise, animé précisément par le professeur Lapierre. Elle rédigea son invitation d'une traite, habile dans ses tournures et ses arguments, avec pour point d'orgue une solide accroche financière. L'historien ne résisterait pas à cette invitation, et encore moins quand il verrait l'autrice du courriel. Quel homme aujourd'hui disposant des ressources du Net ne cherchait pas à visualiser une correspondante inconnue ?

Elle appuya sur la touche envoi, satisfaite, et s'offrit une nouvelle gorgée de whisky.

C'est alors qu'elle vacilla, prise à la gorge, ravagée par une sensation d'étouffement. La pièce familière dans laquelle elle se trouvait se mit à trembler et le moindre objet, à vibrer. Une violente crise d'anxiété l'envahit. Son souffle se fit court, des mots qu'elle ne contrôlait plus s'échappaient de sa bouche en train de se tordre. Son rythme cardiaque s'envola, une sueur lui trempa le dos et le front, et une peur indicible commença à lui dévorer le ventre. « Pas maintenant, non, pas maintenant ! » furent les derniers mots qu'elle prononça en étant pleinement consciente.

4

Monsieur le Professeur,

Attachée de direction de UMNIT Corporation, une entreprise internationale de haute technologie dirigée par M. Alfred Rosenshark, et dont le siège européen est situé à Bruxelles, je me permets de prendre contact avec vous pour vous présenter notre projet de sensibilisation de nos cadres supérieurs à la problématique de la mémoire de la Deuxième Guerre mondiale, et en particulier des camps nazis.

Afin d'engager une réflexion citoyenne avec nos membres du personnel, et de les sensibiliser à l'importance de tirer des leçons du passé pour éviter à l'avenir de tomber dans les erreurs de nos aînés, nous allons organiser un séminaire de trois jours consacré au thème difficile et si fondamental : Pourquoi la Shoah ?

Nous serions particulièrement honorés si vous acceptiez de conduire et d'animer ce séminaire qui s'inscrit dans le principe d'une culture d'entreprise bien menée pour consolider les liens entre les membres du personnel.

Le séminaire se tiendra à Ostende, en Belgique, à l'hôtel Andromeda qui possède les infrastructures nécessaires à ce type de réunion d'une trentaine de personnes, dans un environnement propice à l'échange et à la réflexion.

Nous pouvons vous proposer des honoraires de l'ordre de mille euros par jour, soit trois mille euros, tous vos frais étant évidemment pris en charge par les organisateurs.

Et le courriel, signé Pamela Erskine, s'achevait sur une série de détails pratiques.

François Lapierre, qui venait de découvrir cette invitation, assis à son bureau dans son bel appartement de la place Vauban à Paris, relut ce courriel avec attention. Il avait déjà été sollicité par de nombreuses associations diverses pour donner des conférences de cette nature, c'était un sujet qu'il maîtrisait et il était membre de comités scientifiques de plusieurs institutions consacrées à cette mémoire tragique. Plus jeune, il avait accompagné des classes en visite pédagogique dans les camps de concentration et d'extermination nazis, et il considérait que cela faisait partie de son devoir d'historien de répondre à cette demande sociale au profit des nouvelles générations. Dans sa famille, sa grand-mère maternelle avait reçu le titre de Juste parmi les Nations, attribué par l'État d'Israël pour avoir protégé des Juifs au péril de sa vie durant la guerre, et bien que discret sur la question, il n'en retirait pas moins une fierté légitime, et il estimait que son métier d'historien devait l'amener à consacrer une part d'engagement personnel à l'entretien de cette mémoire.

Mais là, c'était une première : une entreprise privée de haute technologie, un public de cadres supérieurs, et des honoraires démesurés à l'échelle historique, il n'avait jamais vu ça.

Il se rendit spontanément sur le site internet de UMNIT Corporation, référencé dans le courriel, pour le parcourir brièvement, il aurait l'occasion d'y revenir. Il ne résista pas ensuite à faire des recherches *via* Google sur son interlocutrice, Pamela Erskine. Il éprouva un pincement au cœur et un bref grésillement des sens quand il constata qu'elle était une jeune rousse pulpeuse de vingt-huit ans d'une beauté incendiaire, d'origine écossaise.

Il s'empressa d'examiner son CV, brillantissime. Il estima qu'elle était crédible, et ce mot le fit sourire – il connaissait ses démons, comme tout homme à mi-chemin dans la quarantaine, mais il était persuadé d'en être délivré depuis l'arrivée

tonitruante de Laura Zante dans son existence. François était tombé amoureux de la jeune chercheuse sicilienne de trente-trois ans au cours de leur enquête sur la Source S dont ils avaient tiré un livre à succès.

Il réfléchit spontanément à la manière d'organiser les contenus du séminaire. Le premier jour pourrait être consacré à l'origine et à la mise en place du régime nazi, le deuxième au système concentrationnaire lui-même, ses caractéristiques et son évolution, et enfin le troisième jour mettrait l'accent sur la construction de la mémoire de la Shoah jusqu'à nos jours. Ce programme tenait la route, il pourrait répondre aux attentes des organisateurs moyennant un minimum de préparation. Le séminaire était prévu dans un bon mois, début novembre, il aurait le temps de mettre au point ses exposés et de prendre ses dispositions en fonction de l'organisation de ses enseignements à la Sorbonne. Après tout, c'était la durée moyenne d'un colloque et il avait l'habitude de ce type de séjour intellectuellement intense.

Tout le poussait à accepter, mais il voulait d'abord en parler à Laura et lui demander son avis : il n'était pas fréquent qu'une entreprise privée consacre un budget pareil à un thème de cet ordre, «*pour consolider les liens entre les membres du personnel*». D'un autre côté, il était ravi que la pédagogie de la mémoire de la Shoah chemine aussi dans des lieux *a priori* improbables.

C'est à ce moment-là que Laura en pyjama fit son entrée dans le bureau, silencieuse comme un chat, et vint enlacer son homme en lui donnant un baiser dans le cou.

— Bonjour *Tesoro mio*.

— Bonjour mon amour.

— Les nouvelles sont bonnes ?

François se tourna et attira l'attention de Laura vers l'écran de son ordinateur.

— J'ai reçu une invitation à donner un séminaire dans un étrange contexte.

— C'est quoi, un étrange contexte ?

— Un séminaire de trois jours sur la Shoah organisé par une entreprise privée dans un hôtel quatre étoiles en Belgique à Ostende, avec une rétribution de trois mille euros.

— Tu es un historien célèbre, mais personne ne donne une somme pareille à un historien pour l'écouter, c'est une blague d'étudiant, mon ami, ils n'ont pas aimé que tu boudes pendant leur soirée.

Elle examina le courriel par-dessus l'épaule de François.

— Et comme par hasard, l'invitation vient d'une femme. Je suppose qu'elle est jolie ?

— Je te le dirai si j'y vais, répondit François qui s'attendait à être taquiné par Laura.

Elle redevint sérieuse.

— Blague à part, c'est une belle initiative, il ne faut pas la repousser, vas-y mon chéri. D'autant que moi aussi, curieusement, je viens de recevoir une proposition tentante, d'un général de l'armée américaine.

François fut sincèrement intrigué.

— Pour quoi faire ?

— Je lui rappelle une infirmière qu'il a connue en Irak, il paraît que j'ai réveillé ses sens et qu'il se sent comme un tout jeune homme depuis qu'il m'a vue dans une émission de TV5 Monde. Il a une propriété à Malibu, il veut m'épouser et j'hérite de tout sous peu, affirme-t-il, car il a gardé des séquelles des gaz de combat irakiens. Tu penses que c'est un bon plan ?

François savait que toute conversation avec Laura oscillait entre la plaisanterie et l'acuité intellectuelle, il l'adorait aussi pour ça.

— Non, en fait, c'est un truc aussi incroyable que pour toi, même plus, sauf que moi je ne toucherai que mille dollars. Mais bon, je suis une femme, j'ai l'habitude. En fait, il loue mes services pour une mission d'accompagnement un peu particulière.

— Une *escort historian girl*, le concept est chatoyant, à développer, ne put s'empêcher de répliquer François.

— Je résume : il a reçu les autorisations pour ramener aux *States* son grand-père enterré dans un cimetière militaire américain en Belgique. Il a été tué pendant la bataille des Ardennes. Il m'explique longuement que c'est pour lui un devoir de mémoire familial et qu'il a besoin d'une historienne réputée pour l'accompagner dans ses ultimes démarches et assurer sur place la communication externe de son initiative.

— Dis donc ! Tu as raison, c'est vraiment original, en plus c'est en Belgique, comme moi. C'est, me semble-t-il, une expérience intéressante à vivre. Tu devrais dire oui.

— Je voulais t'en parler avant.

— Moi aussi.

Ils s'embrassèrent debout, tendrement, ils ne l'avaient pas encore fait ce matin-là, il était temps qu'ils rectifient d'urgence cette anomalie.

Le portable de François Lapierre couina pour annoncer l'arrivée d'un texto, et l'historien sortit de sa somnolence. Il venait de traverser la frontière belge et de changer spontanément de réseau et d'opérateur. À cette allure, Bruxelles n'était plus qu'à quelques minutes.

Il avait quitté Paris à 14 h 25, à bord du Thalys, qui traçait à trois cents kilomètres-heure. Il arriverait dans la capitale belge 1 heure et 22 minutes plus tard, soit à 15 h 47, gare du Midi, pour ensuite prendre le train IC 537 de la Société nationale des chemins de fer belges à 16 h 03 à destination d'Ostende, qu'il atteindrait à 17 h 16. Voyageant en première classe, il avait ses aises pour travailler sur son PC ou parcourir ses réseaux sociaux. Il ne vit pas le temps passer.

Il arriva à l'heure dans la fameuse cité balnéaire belge, réputée depuis le XIX^e siècle, qui avait accueilli la famille royale en villégiature, et donc aussi la noblesse et la bourgeoisie belges, avant de laisser la place au tourisme de masse d'après-guerre, les immeubles à appartements chassant les villas de la Belle Époque. Mais il y subsistait toujours un charme particulier et cet endroit était très prisé par les Belges.

Accueilli par un vent vif de novembre, et pourtant agréablement tiède, François Lapierre descendit du train et se dirigea vers la sortie de la gare, où il repéra une tablette avec son nom, entre les mains de Pamela Erskine. Il s'avança vers

elle tout sourire, constatant qu'elle l'avait déjà identifié. Ils se serrèrent la main.

— Bonjour, professeur Lapierre, bienvenue à Ostende. Je suis heureuse d'accueillir une personnalité telle que vous !

— Bonjour, madame Erskine, merci infiniment, ravi de vous rencontrer.

— Venez, un taxi nous attend, l'hôtel est tout près.

Il la suivit jusqu'au taxi dans lequel ils embarquèrent à l'arrière, partageant le trajet côte à côte.

Il nota qu'elle était une adepte du parfum *La Panthère* de Cartier et qu'elle maîtrisait l'art de s'asseoir avec une jupe en cuir courte, accentuant la sensualité de son chemisier noir en soie. Elle lui présenta une pochette élégante.

— Voici des documents et différentes informations pratiques, ainsi que le programme dont nous avons convenu les modalités par courriel. Vous êtes logé aux étages supérieurs dans une suite avec vue sur mer et vous disposez d'un pass pour toutes les commodités de l'hôtel. Je vous conseille la piscine vers 18 heures, il n'y a personne en cette saison.

Elle avait dit cela sur un ton plus intime dans lequel François crut déceler une invitation déguisée, mais la surinterprétation qu'il pouvait faire des gestes et des paroles des femmes lui avait souvent coûté cher dans la vie.

— Merci du tuyau, il est encore tôt et je pense que c'est «soirée libre», non ?

— Pas tout à fait, répliqua Pamela Erskine, M. Rosenshark vous invite à dîner à 20 heures au Toi, moi et la mer. Je passerai vous prendre dans le hall de l'hôtel à 19 h 45, c'est à deux pas, le long de la digue.

— Très bien, je serai très heureux de faire la connaissance de mon hôte.

Pamela Erskine trouva spontanément le professeur Lapierre sympathique et intéressant. Vêtu d'un élégant pull à col roulé noir qui dissimulait son léger embonpoint, d'un pantalon en velours et d'un veston sport en alpaga, il portait bien la

quarantaine virile et sereine, le regard brun doux, avec un côté marin qui se fondait dans l'environnement. Elle pensait que tous les historiens universitaires étaient plus ou moins avachis et négligés, usés par la poussière des archives et les auditoires indifférents. Elle devait revoir sa copie.

À l'image de la façade d'immeubles à étages en rang serré qui constituait le front de mer, l'hôtel Andromeda était une bâtisse robuste et moderne, plantée pratiquement sur la plage – sur la digue comme disaient les Belges – littéralement à deux pas du casino, qui annonçait en soirée le Ostend Fashion Show. À proximité, on distinguait la longue estacade en bois qui s'avancéait dans la mer.

François voyageait léger, tirant sa petite valise à roulettes, il entra dans l'hôtel accompagné de Pamela Erskine qui se chargea des formalités pour lui. Il gagna sa chambre avec balcon, d'où la vue sur la plage, immense à marée basse, valait vraiment le coup d'œil. Il remplit ses poumons du bon air iodé de la mer du Nord, vivifiant en cette saison. Se souvenant du conseil de sa guide, il laissa tout en plan pour gagner la piscine de l'hôtel.

Celle-ci était effectivement déserte, n'était-ce, allongée sur un transat, Pamela Erskine, absorbée par la lecture d'un roman de Maxime Chattam. Elle semblait se régaler, mais son œil glissa des pages vers la silhouette du professeur Lapierre qui entrait dans l'eau par l'échelle, les plongeurs n'étant pas autorisés dans cette enceinte vouée au calme et à la thalassothérapie.

François s'ennuya assez rapidement à faire des longueurs dans un bassin réduit, et repéra son point de chute, un jacuzzi inoccupé qui bouillonnait. Il alla s'y détendre, trouvant enfin une bonne raison d'être là.

Il n'attendit pas longtemps pour voir se lever Pamela Erskine, qui laissa tomber le peignoir blanc de l'hôtel, offrant à la vue un corps splendide en maillot rouge deux pièces. Elle se dirigea sans fausse note vers le jacuzzi, promenant la

brousse de sa chevelure rousse comme un éclat sur les tons blanc et bleu de cet espace détente.

— Je peux ? demanda-t-elle à François, d'une façon qui n'attendait pas de réponse négative, et elle pénétra dans l'eau chaude et frémissante.

François, facétieux, se dit que sa température venait encore d'augmenter.

Elle prit soin de s'installer dans l'eau avec délicatesse, en laissant ses coudes sur le bord, ce qui eut pour effet la mise en valeur de sa poitrine flottante ponctuée de taches de rousseur et dont le velouté n'échappa pas à François. La tête en arrière, elle offrait une gorge lisse.

Un silence s'était installé d'emblée, conforme au laisser-aller attendu dans ce genre de circonstances, où l'éclat des myriades de bulles accompagnait le relâchement des corps. François ferma les yeux pour s'isoler, ou pour ne plus avoir à s'occuper de son propre regard. Il sentit à plusieurs reprises celui d'un bleu cobalt de l'Écossaise posé sur lui, il en eut la confirmation quand il sortit de sa torpeur. Il ne put que lui sourire, mais aucun mot ne sortit de sa bouche. Il se sentit crétin comme un adolescent, cherchant un sujet de conversation, lui, le maître de chaire.

À deux reprises, leurs pieds se frôlèrent, mais l'étroitesse de cette baignoire rendait inévitable ces surprises tactiles.

Alors François se leva, gagné par un malaise, et salua Pamela Erskine.

— À tout à l'heure, lui dit-il, sur un ton dont la neutralité l'étonna, une petite voix rebelle lui disant qu'autrefois, il aurait exploité ce moment d'intimité en développant sans vergogne tous les artifices d'une séduction savante.

Les temps avaient changé pour lui, même s'il lui restait encore quelques démons à combattre.

— À tout à l'heure, répliqua-t-elle, sans état d'âme apparent.

De retour dans sa chambre, la porte à peine franchie, son portable sonna, c'était Laura.

— *Pronto*, lui répondit-il, comme il le faisait systématiquement pour faire sourire sa belle Italienne.

— Bonsoir, mon amour, tu as fait bon voyage ?

— Oui, sans souci, pas de retard dans les trains et un accueil sans fausse note.

— Je suppose que tu es entouré de sirènes. Il y a une piscine dans l'hôtel, j'ai fouiné sur sa page web. Il n'y a pas de discothèque, mais tu es à deux pas du casino, où il y a d'autres sirènes.

L'art divinatoire des femmes, se dit François qui répliqua :

— En novembre à Ostende, c'est plutôt *Calme blanc* que *Bathing Beauty*.

— Méfie-toi quand même des squales. Mais non je te taquine.

— Et toi, comment ça va ?

— La routine ici... tu me manques terriblement.

— Toi aussi tu me manques.

— Depuis la Source S, on a tout fait ensemble, y compris voyager.

— Je sais, c'est bizarre pour moi aussi, on va se rattraper. Je suis de retour dans trois jours.

— Je dors avec toi !

— Moi aussi je dors avec toi.